

Wittgenstein, Kripke et le paradoxe des règles (I)

Denis Sauvé

Volume 20, Number 1, Spring 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/027203ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/027203ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sauvé, D. (1993). Wittgenstein, Kripke et le paradoxe des règles (I). *Philosophiques*, 20(1), 25–46. <https://doi.org/10.7202/027203ar>

Article abstract

Kripke's exposition of semantic scepticism in Wittgenstein on Rules and Private Language is widely regarded as an interesting and stimulating piece of philosophical argumentation, though not as a plausible exegesis of Wittgenstein's own views in the *Philosophical Investigations*. The aim of this paper is to show on the contrary that Kripke gives a correct reading of at least some of Wittgenstein's most important views on rule-following in the *Investigations*.

WITTGENSTEIN, KRIPKE ET LE PARADOXE DES RÈGLES (I)

par

Denis Sauvé

RÉSUMÉ : *L'exposé du scepticisme sémantique par Kripke dans son ouvrage intitulé Wittgenstein on Rules and Private Language est généralement considéré comme intéressant et philosophiquement stimulant, mais non comme une exégèse plausible des vues de Wittgenstein dans ses Recherches philosophiques. Cet article a pour but de montrer au contraire que l'interprétation de Kripke donne un exposé correct de certaines (au moins) des vues les plus importantes de Wittgenstein sur le concept de suivre une règle dans les Recherches.*

ABSTRACT : *Kripke's exposition of semantic scepticism in Wittgenstein on Rules and Private Language is widely regarded as an interesting and stimulating piece of philosophical argumentation, though not as a plausible exegesis of Wittgenstein's own views in the Philosophical Investigations. The aim of this paper is to show on the contrary that Kripke gives a correct reading of at least some of Wittgenstein's most important views on rule-following in the Investigations.*

Je propose dans ce qui suit une lecture de ces passages des *Recherches philosophiques* de Wittgenstein qui traitent du concept de « suivre une règle » et de ce que l'on pourrait appeler le « paradoxe des règles »¹. Mon point de départ sera l'interprétation

1. Les références aux ouvrages de Wittgenstein sont données dans le texte entre parenthèses. Les abréviations utilisées seront les suivantes : « PU » pour *Philosophische Untersuchungen*, éd. par G.E.M. Anscombe et R. Rhees, Francfort, Suhrkamp, 1969 ; « WLC » pour *Wittgenstein's Lectures, Cambridge 1932-1935*, éd. par A. Ambrose, Chicago, The University of Chicago Press, 1982 ; « PG » pour *Philosophische Grammatik*, éd. par R. Rhees, Francfort, Suhrkamp, 1969 ; et « BB » pour *The Blue and Brown Books*, Oxford, Basil Blackwell, 2^e éd., 1969. Les références aux *Recherches philosophiques* (1^{ère} partie) indiquent le numéro de paragraphe ; les références aux autres ouvrages, le numéro de page.

qu'en a donnée Saul Kripke dans *Wittgenstein on Rules and Private Language*².

On pourrait résumer son interprétation de la façon suivante. (I) Wittgenstein défend une forme de scepticisme « sémantique » (comme on l'a désigné dans la littérature récente³) que Kripke formule comme suit : « Il ne peut rien y avoir de tel que signifier quoi que ce soit par un mot *las meaning anything by any word*⁴ ». Pour prendre son exemple, il n'y a rien de tel que « signifier » (ou « vouloir dire ») par le mot « plus » la fonction addition plutôt que la fonction « quaddition ». C'est ce qu'il appelle le « paradoxe sceptique ». La conséquence qui s'ensuit est qu'un langage est « impossible, voire inintelligible⁵. » (II) Mais Wittgenstein suggère aussi une « solution sceptique » de son paradoxe, suivant l'expression que Kripke emprunte à Hume, une solution qui montre que les assertions du type « X signifie par "plus" la fonction addition (et non la fonction "quaddition") » sont en un certain sens « légitimes » bien qu'on ne puisse pas les justifier (ce qu'exclut justement la conclusion sceptique). (III) Cette « solution », par ailleurs, entraîne ce que l'on pourrait appeler une conception « sociale » ou « communautaire » du langage suivant laquelle quelqu'un peut parler un langage à la condition seulement qu'il soit membre d'un groupe de locuteurs ayant en commun ce langage ; et un corollaire d'une telle conception, selon Kripke, est l'impossibilité d'un langage dont les mots ne peuvent logiquement être compris et employés que par celui qui le parle ; d'où l'argument de Wittgenstein dans les *Recherches* à l'encontre de l'idée qu'un langage privé est possible.

Je pense que l'interprétation de Kripke, au moins dans ses grandes lignes, est exacte. Elle soulève néanmoins un certain nombre de questions et de problèmes, en particulier les suivants :

-
2. S. Kripke, *Wittgenstein on Rules and Private Language*, Oxford, Basil Blackwell, 1982 (les références à cet ouvrage sont signalées par l'abréviation « WRPL »). R. Fogelin a défendu une interprétation similaire. Cf. *Wittgenstein*, 1^{ère} édition, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1976, en particulier chapitre XI. Je me réfère dans ce qui suit à l'interprétation de Kripke qui me semble plus développée et philosophiquement intéressante.
 3. Pour une discussion de la question du scepticisme sémantique, cf., par exemple, P. A. Boghossian, « The Rule-Following Considerations », *Mind*, 98, 1989.
 4. WRPL, p. 55.
 5. WRPL, p. 62.

- (a) Les seuls passages des *Recherches*, semble-t-il, où apparaît le paradoxe⁶ sont des textes relativement isolés, et il semble qu'on puisse les interpréter d'une façon différente de celle que suggère Kripke. Pour bon nombre d'interprètes des *Recherches*, Wittgenstein dit en fait dans ces passages que le paradoxe résulte d'un *présupposé erroné* (il est question dans le paragraphe 201 d'un « malentendu » d'où découlerait le paradoxe), ce qui bien sûr implique qu'il *rejette* la thèse sceptique⁷. Je montrerai dans ce qui suit que le paradoxe n'apparaît pas seulement dans ces passages ou dans le groupe de remarques dont ils font partie consacrées au concept d'une *règle*⁸, mais qu'on peut le trouver aussi dans une autre série de remarques des *Recherches* sur les règles⁹ où il est clair, je pense, que Wittgenstein souscrit à une version de la conclusion sceptique.
- (b) Le paradoxe, selon Kripke, vise le concept de *signification* alors que les paragraphes 198 et 201¹⁰ portent sur le concept de « *suivre une règle* ». On lit dans le paragraphe 201 : « Notre paradoxe était le suivant : une règle ne pourrait déterminer aucune conduite, parce que n'importe quelle conduite serait susceptible d'être mise en accord avec la règle. » Dans le paragraphe 198, de façon plus explicite, Wittgenstein fait dire à son interlocuteur : « Mais comment une règle peut-elle m'apprendre ce que je dois faire en ce point ? Peu importe ce que je fais, cela pourra s'accorder suivant une interprétation ou une autre avec la règle. » Le paradoxe (la thèse sceptique), suivant la lecture de Kripke, revient à affirmer que personne ne peut signifier quoi que ce soit par un mot. Il semble que pour Wittgenstein le paradoxe consiste plutôt à dire qu'il n'y a rien de tel que suivre une règle ou, plus exactement, rien de tel que la suivre *correctement*. J'expliquerai le lien entre le paradoxe dans l'interprétation de Kripke et le

6. *PU*, p. 198 et 201.

7. Cf. par exemple G.P. Baker et P.M.S. Hacker, « On Misunderstanding Wittgenstein : Kripke's Private Language Argument », *Synthese*, 58, 1984, p. 420 ; C. McGinn, *Wittgenstein on Meaning*, Oxford, Basil Blackwell, 1984, p. 68, et N. Malcolm, *Nothing is Hidden*, Oxford, Basil Blackwell, 1986, p. 155.

8. *PU*, p. 185-242.

9. *PU*, p. 65-88.

10. Ou *PU*, p. 185-242.

« paradoxe des règles » tel qu'on le trouve dans les *Recherches*.

- (c) Le paradoxe, dit Kripke, est le « le problème fondamental des *Recherches philosophiques*¹¹. » On peut se demander si c'est le cas et s'il a réussi à donner une interprétation qui montre comment l'ensemble des thèmes des *Recherches* sont reliés, directement ou indirectement, au problème sceptique. La réponse, à mon avis, est négative. Le paradoxe est incontestablement important, mais ce n'est pas le « problème » le plus important auquel s'intéresse Wittgenstein. Je montrerai quelle place il occupe en réalité dans les *Recherches*.
- (d) Des auteurs ont reproché à Kripke de prêter à Wittgenstein une « problématique » qui n'a pas grand-chose à voir avec ses véritables préoccupations philosophiques. Pour C. McGinn, « [l]e Wittgenstein tel que l'interprète Kripke et le vrai Wittgenstein ne traitent [...] pas des mêmes questions¹². » Il est clair en particulier pour beaucoup de commentateurs que l'auteur des *Recherches* ne pouvait adopter une position *sceptique* quelle qu'elle soit ; comme le notent P. Hacker et G. Baker, il « insistait sur le fait qu'il ne défendait *aucune opinion* [...] », que ce soit l'opinion du sens commun ou une attitude sceptique à l'endroit du sens commun¹³. Je pense que Hacker et Baker ont raison sur un point : Wittgenstein n'est pas un sceptique au sens courant (au sens par exemple du scepticisme de Hume). Mais il me semble que Wittgenstein met en doute dans les *Recherches* non pas tant une croyance du sens commun qu'un point de vue *philosophique* au sujet du concept de « *suivre une règle* » (qu'il avait lui-même soutenu dans le *Tractatus*, comme je le dirai plus loin), et le rejet du point de vue en question entraîne une conséquence « paradoxale » qui rend nécessaire une « solution », et celle-ci présente effectivement une similitude avec une « solution sceptique » au sens qu'invoque Kripke. On peut cependant douter que cette solution et la critique de l'idée d'un « langage

11. *WRPL*, p. 78.

12. *Wittgenstein on Meaning*, p. 60.

13. « On Misunderstanding Wittgenstein : Kripke's Private Language Argument », p. 412.

privé » présupposent pour Wittgenstein, comme le soutient aussi Kripke, une conception « communautaire » du langage.

Je procéderai comme suit. La première section explique en quoi consiste plus précisément le paradoxe : je ferai une comparaison entre la lecture de Kripke et le paradoxe tel qu'on le trouve dans les *Recherches*. La seconde analyse les passages des *Recherches* où celui-ci est d'abord introduit¹⁴. La troisième décrit le contexte dans lequel s'inscrit la discussion ultérieure du paradoxe, en particulier dans la série de remarques sur le concept de *compréhension*¹⁵ et sur le concept de « suivre une règle »¹⁶. Enfin, la quatrième section traite de la solution de Wittgenstein et des raisons que l'on peut avoir de penser qu'elle implique ou, au contraire, n'implique pas, selon lui, une conception « communautaire » du langage¹⁷.

1. Le paradoxe : Kripke et Wittgenstein

Kripke emploie dans son exposé du « problème sceptique » l'exemple du mot « plus » (ou « somme de »). On dit que connaître la signification d'un mot, c'est (au minimum) savoir en faire usage, donc posséder la capacité de l'appliquer *correctement* dans beaucoup de cas aux choses qu'il dénote (s'il s'agit d'un mot employé pour dénoter quelque chose) ; on sait par exemple ce que signifie le mot « table » si on l'applique généralement aux objets répondant à la définition de « table ». De façon similaire, connaître la signification de « plus », c'est pouvoir l'employer pour désigner (ou « signifier ») la fonction addition, c'est-à-dire pouvoir l'utiliser correctement, comme on *doit* le faire, pour faire des assertions telles que « $2 + 2 = 4$ » ou « Trois pommes plus deux pommes donnent cinq pommes. »

Il semble que la question que pose au départ le sceptique soit la suivante : comment savoir si par « plus » quelqu'un « signifie » la fonction addition ? Supposons que toutes les additions faites par un individu dans le passé étaient des sommes de nombres

14. PU, p. 65-88.

15. PU, p. 138-184.

16. PU, p. 185-242.

17. La première partie de cette étude comprend les sections 1 et 2 ; la suite paraîtra dans un prochain numéro de *Philosophiques*.

plus petits que 57 (ou plus petits que 57 000, ou plus petits que 570 000, ..., peu importe) et supposons qu'on lui demande aujourd'hui de faire la somme de 57 et de 68. Quelle réponse *doit*-il donner pour qu'on puisse dire qu'il a employé « plus » pour dénoter la fonction addition ? Il semble que la réponse soit « 125 » – et c'est vrai si la fonction dénotée par « plus » est la fonction addition. Mais est-ce cette fonction qu'il signifie ? Définissons une autre fonction, notée « +* », comme suit : $x +* y = x + y$ quand x et y sont plus petits que 57, et $x +* y = 5$ dans tous les autres cas. Appelons cette fonction la fonction « quaddition ». Pourquoi « plus » ne dénoterait-il pas pour lui cette autre fonction ? Tous les nombres dont il a fait la somme dans le passé étaient par hypothèse plus petits que 57, et, pour chacun de ces nombres, les valeurs des deux fonctions coïncident. Donc personne ne peut dire si « plus » ne signifie pas pour lui la fonction quaddition ou si à la question « Quelle est la somme de 57 et de 68 ? » il ne *doit* pas répondre « 5 » et non « 125 ».

Le scepticisme sémantique de Kripke peut faire penser à une forme de scepticisme épistémologique. Le problème, semble-t-il, est que l'on ne peut pas *savoir* ce que quelqu'un veut dire par « plus » et, par conséquent, que personne ne peut réellement communiquer avec quelqu'un d'autre au moyen d'un langage. Cependant, le scepticisme épistémologique (ici dans sa variante sémantique) présuppose que c'est un « *fait objectif* » que les gens signifient par « plus » une fonction et non une autre : on ne peut pas découvrir ce que les autres locuteurs veulent dire par « plus », mais chacun signifie une fonction *bien déterminée*. Or le scepticisme en question ici n'est pas épistémologique. Un sceptique sémantique dit non pas qu'on ne peut pas savoir ce qu'autrui dénote par « plus », mais que *personne ne signifie quoi que ce soit, ni une fonction ni une autre, par ce mot*¹⁸.

Quel « fait objectif » pourrait en effet rendre vraie (correspondre à) une assertion telle que, disons, « Jean signifie la fonction addition » ? Kripke cite un certain nombre de réponses qu'il classe *grosso modo* en trois catégories : (a) signifier la fonction addition pourrait être un « fait » au sujet du *comportement* de Jean

18. Cf. WRPL, p. 21. Cf. également P. Boghossian, « The Rule-Following Considerations », p. 515-516.

et, plus précisément, au sujet de ses comportements consistant à faire des additions ; (b) signifier cette fonction pourrait être un fait relatif à sa *vie mentale* ; cela pourrait être (par exemple) un état ou une activité psychique chez celui qui emploie « plus » ; (c) et signifier cette fonction pourrait être une *disposition* à avoir certains comportements (être disposé entre autres à répondre « 125 » et non « 5 » à la question « Quel est le résultat de $57 + 68$? »). Après avoir examiné les trois réponses, Kripke conclut à la fin qu'il n'y a pas de « fait » qui rende vraie (ou fausse) l'assertion « Jean signifie la fonction addition. » Je relèverai une de ses remarques à propos d'une hypothèse du second type qui me paraît proche d'une idée que nous allons retrouver plus loin dans les *Recherches*.

Kripke écrit : pour la plupart des gens, quand j'additionne 57 et 68, « [j]e suis des instructions que je me suis donné auparavant, lesquelles déterminent de façon unique [...] la réponse que je dois fournir, à savoir "125"¹⁹. » On pourrait en effet imaginer la réplique suivante au sceptique. Supposons que nous ayons examiné tous les « faits » concernant la vie mentale de Jean et que nous ayons découvert qu'il suit toujours les mêmes instructions quand il doit résoudre des problèmes d'addition. Les instructions « déterminent de façon unique », comme dit Kripke, certains comportements, le comportement consistant entre autres à dire « 125 » et non « 5 » en réponse à la question « Combien font 57 et 68 ? ». Les instructions pourraient par exemple être les suivantes : pour obtenir la somme de x et de y , prenez un tas de billes et retirez-en d'abord x billes ; puis, retirez-en y billes ; vous aurez ainsi formé deux tas de billes ; ensuite, réunissez-les ensemble et comptez le nombre total de billes : le résultat sera la somme de x et de y . Si quelqu'un procède de cette façon pour savoir quelle est la somme de 57 et de 68, dit l'objecteur, il est clair que le résultat sera 125 et non 5. Bref, il y a un « fait » à propos de Jean tel qu'il « doit » répondre « 125 » et non « 5 ».

Kripke répond à cela comme suit : comment savoir si nous avons correctement interprété les instructions que Jean a répétées en lui-même (quand peut-être il s'apprêtait à résoudre un de ses problèmes d'addition) ? N'y a-t-il pas *plusieurs* interprétations

19. *WRPL*, p. 10.

possibles de ces instructions ? On pourrait imaginer par exemple que Jean comprenne de la façon suivante le verbe « compter » dans ses instructions : pour x et y plus petits que 57, si on vous demande quelle est la somme de x et de y , comptez en suivant la procédure « normale » (décrite ci-dessus) et, pour x et y égaux à ou plus grands que 57, répondez « 5 ». Pourquoi n'aurait-il pas cette façon (un peu bizarre) de « compter » ?

L'objecteur pourrait répondre que, si ce sont bien les instructions, alors il y a un « fait » tel que « plus » dénote pour Jean une fonction et non une autre – ce que dénote « plus », en l'occurrence, est *la fonction quaddition* (une fonction telle que, entre autres, le résultat de la somme de 57 et de 68 sera 5). A cela, Kripke, si je lis correctement²⁰, répond que ces dernières instructions sont aussi susceptibles de plusieurs interprétations (y compris des interprétations bizarres ou « non standard »), lesquelles sont aussi à leur tour susceptibles de plus d'une interprétation et qu'il n'y a pas de limite à cette régression d'une interprétation à d'autres interprétations. Et la conséquence est qu'il n'y a aucun « fait objectif » qui rende vraie (ou fausse) l'assertion « Jean suit telles instructions et non telles autres quand il fait des additions », et, pourrait dire Kripke, puisque par ailleurs nous n'avons pas trouvé d'autres faits du type comportemental, mental ou dispositionnel tels qu'il *doive* répondre « 125 » si nous lui demandons « Combien font 57 et 68 ? », la conclusion sceptique s'ensuit : Jean ne signifie rien par « plus »²¹.

20. Cf. par exemple *WRPL* p. 81.

21. Kripke cite l'objection suivante. On pourrait répliquer au sceptique simplement en ajoutant aux instructions la précision : « les instructions que suit Jean s'appliquent *indépendamment* du nombre (spécifique) de billes formant chacun des deux tas », et on ne peut plus alors interpréter « plus » comme dénotant la fonction quaddition. A cela, Kripke répond qu'on peut aussi imaginer une interprétation « non standard » de l'adverbe « indépendamment ». Par « indépendamment », on pourrait comprendre « quindépendamment » : « les instructions s'appliquent *quindépendamment* du nombre de billes » signifie : « les instructions s'appliquent indépendamment (au sens courant) des nombres x et y si et seulement si x et y sont plus petits que 57 » (cf. *WRPL*, p. 16-17). Mais on pourrait répondre que Jean dénote dans ce cas par « plus » *la fonction quaddition* (et si « indépendamment », dans ses instructions, avait son sens habituel, « plus » dénoterait *la fonction addition*). En réponse, Kripke pourrait soutenir que cette interprétation non standard des instructions est elle aussi susceptible d'une interprétation et cette dernière également, etc. Jean pourrait donner à ses instructions l'interprétation : « mes

Je reviendrai sur ce point plus loin²². Je voudrais maintenant comparer l'interprétation de Kripke – du moins pour ce que j'en ai retenu jusqu'ici – à des textes des *Recherches*. Un des passages dans lesquels Wittgenstein fait allusion au paradoxe est le paragraphe 185.

Wittgenstein invoque l'exemple d'une situation où un maître enseigne à un élève comment développer des suites de nombres. Le maître a d'abord montré à l'élève comment obéir à des ordres du type « Ajoute n ! » (ou « $+ n$! ») ; obéir à l'ordre « $+ 1$! » revient par exemple à écrire la suite des nombres naturels. Ensuite, il donne l'ordre « $+ 2$! ». L'élève obéit mais, parvenu en un certain point, il commet une erreur : après avoir écrit « 1000 », il poursuit en écrivant « 1004, 1008, 1012, etc. » au lieu de « 1002, 1004, 1006... ». Le maître lui fait observer qu'il ne développe plus la série comme il lui avait été demandé (ajouter 2 successivement à chacun des nombres), ce à quoi l'élève répond : « Est-ce que ce n'est pas exact [*richtig*] ? Je croyais que c'est ainsi que je *devais* [*soll*] faire²³. » On lit ensuite dans le paragraphe suivant :

instructions s'appliquent lorsque x et y sont plus petits que 57 : dans tous les autres cas, on doit écrire "5". » Il pourrait interpréter à leur tour ces dernières instructions comme suit : « les instructions précédentes ("de second niveau") s'appliquent seulement à partir de l'an trois mille » (de sorte que si quelqu'un lui demandait en l'an 2495 quelle est la somme de 57 et de 68, il répondrait « 125 »). On pourrait aussi penser à une interprétation (« de quatrième niveau ») de ces dernières instructions et ainsi de suite. Mais si c'est la réponse de Kripke (et je ne vois pas quelle autre réponse il peut donner), il s'expose à une objection que Wittgenstein lui-même pourrait lui faire (*cf.* section 2) : il semble qu'il suppose implicitement que lorsque Jean suit ses instructions pour effectuer des additions, il *doit* assigner une « interprétation » à ces instructions (laquelle peut être considérée comme une règle pour appliquer la première règle), et qu'il *doit* aussi « interpréter » cette seconde règle, interpréter la troisième et ainsi de suite – si bien qu'il n'y a pas de « fait déterminé » tel qu'il suit telles instructions et non telles autres instructions quand il utilise « plus ». On pourrait objecter ici à Kripke que Jean *peut* (et non *doit*) interpréter ses instructions (s'il *devait* le faire, le processus se poursuivrait en effet à l'infini) ; et si Jean s'arrête toujours quelque part dans ce processus (comme il est plausible de le supposer), alors il semble qu'il y ait un fait déterminé tel qu'il suit certaines instructions plutôt que d'autres instructions pour faire des additions et, par conséquent, un fait tel qu'il signifie par « plus » l'une ou l'autre des deux fonctions. Je ne vois pas comment Kripke peut éviter la difficulté.

22. *Cf.* section 2.

23. *PU*, p. 185.

[...] Comment décider quelle est l'étape correcte [*der richtige Schritt*] en un certain point [de la série] ? – « L'étape correcte est celle qui s'accorde avec l'ordre tel que le comprenait [*gemeint*] celui qui l'a donné. » – Est-ce que, au moment où vous avez donné l'ordre « + 2 », vous avez voulu dire [*gemeint*] qu'il devait écrire 1002 après 1000, et avez-vous aussi voulu dire à ce moment-là qu'il devait écrire 1868 après 1866, et 100 036 après 100 034, etc. – un nombre infini de telles propositions ? – Non, ce que j'ai voulu dire c'est que, après *chaque* nombre qu'il a écrit, il devait écrire celui qui vient après le suivant, et de là suivent toutes ces propositions. – Mais la question est justement de savoir ce qui en un point quelconque [de la série] découle de cette proposition. Ou bien ce que nous devons appeler en un certain point « agir en accord » avec cette proposition [...]»²⁴.

Un des thèmes de ce passage, que Wittgenstein va développer dans les paragraphes suivants (et dont il sera question plus loin), est celui du rôle qu'est censé jouer l'« esprit » dans l'explication des phénomènes linguistiques (quelqu'un pourrait être enclin à dire que c'est dans son « esprit » que le maître « veut dire » ou « signifie » – *meint* – quelque chose quand il donne l'ordre). Un autre thème (relié au précédent, comme on va le voir aussi) concerne l'idée de *correction*. Le maître a expliqué comment développer la série « 2, 4, 6, 8... », et il semble que l'élève n'ait pas compris les explications. La difficulté, apparemment, est que l'élève ne pouvait pas réellement savoir ce que devait être poursuivre *correctement* la série (ou ce que « voulait dire » le maître), dans la mesure où il existe plusieurs projections différentes d'une suite finie de nombres (celle qu'a choisie l'élève était l'une de ces suites et il existe un nombre infini d'autres projections possibles) et dans la mesure où il y a toujours plusieurs façons de comprendre l'ordre donné par le maître (les comportements des individus, y compris leurs comportements linguistiques, « sous-déterminent » toujours ce qu'ils « pensent » ou « veulent dire »). Bref, le maître « voulait dire » (« pensait à ») une certaine suite, mais l'élève ne pouvait pas savoir avec certitude à laquelle il « pensait » ; d'où son erreur.

Mais il semble que le problème soit différent (bien que certains passages puissent suggérer une telle interprétation²⁵). En donnant l'ordre, le maître donne une *règle* pour développer une

24. *PU*, p. 186.

25. C. Wright considère mais rejette ensuite une interprétation de ce type dans *Wittgenstein on the Foundations of Mathematics*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1980, p. 23-27.

suite de nombres (la règle qui dit : « Pour tout nombre, écrire celui qui vient après celui qui suit »), et l'élève, apparemment, a commis une erreur en voulant la suivre. Mais en quoi consiste « suivre la règle *correctement* » ? On pourrait être tenté de dire que c'est la manière de la façon dont la comprend (*meint*) le maître en écrivant par exemple 1002 après 1000. Pourtant, le maître ne pouvait pas « vouloir dire » que l'élève devait écrire 1004 après 1002, 1006 après 1004, 1868 après 1866, et ainsi de suite – un nombre infini de propositions de ce genre : ce qu'il voulait que fasse l'élève, c'est suivre *la règle*, et de là il suit entre autres qu'on doit écrire 1002 après 1000. La question, donc, n'est pas : « Comment l'élève peut-il *savoir* ce que veut dire le maître ? », mais : « Qu'est-ce qui découle de la règle ? » Ou bien : « Que doit-on appeler "agir en accord" avec la règle en un certain point de la série ? »

Wittgenstein n'indique pas pourquoi on doit poser la question, mais une lecture plausible de ses remarques est qu'il fait allusion au « paradoxe » des paragraphes 198 et 201. Le problème est que n'importe quelle application (n'importe quel développement de la suite de nombres) peut être mise en accord avec la règle suivant une interprétation ou une autre. Suivant une interprétation (par exemple celle du maître), la série « doit » être développée d'une certaine façon ; suivant une autre, elle « doit » être développée d'une autre façon. Sommes-nous dans ce cas justifiés à dire que c'est le maître et non l'élève qui l'applique *correctement* ? Et si une interprétation de la règle est aussi susceptible elle-même d'une interprétation, de sorte qu'on peut toujours imaginer une autre règle qui gouverne l'application d'une règle donnée, comme semble dire aussi Wittgenstein, peut-on encore parler d'une application *correcte* d'une règle ? Dans les paragraphes suivants, Wittgenstein cite et critique la réponse d'après laquelle suivre la règle *correctement* est quelque chose qui est fixé par ce que « voulait dire » le maître ou par ce qui se passait « *dans son esprit* » au moment où il l'a énoncée, quelque chose qui, contrairement à la règle elle-même ou à son expression verbale, n'est pas susceptible de plusieurs interprétations (je reprends cette question plus loin).

Pour revenir à l'interprétation de Kripke, il semble, si on tient compte de ce qui précède, qu'on puisse lui donner raison sur les quatre points suivants. (I) Le « scepticisme » de Wittgenstein

n'est pas un scepticisme du type épistémologique. Le problème n'est pas celui de savoir comment on peut arriver à *découvrir* ce que Jean signifie par « plus » mais de savoir s'il signifie ou non quelque chose, et la conclusion que tire en définitive le sceptique est qu'il ne signifie rien. De même, dans les paragraphes 185 et 186 des *Recherches*, la question n'est pas : « Comment l'élève peut-il *découvrir* ce que "veut dire" le maître quand il énonce la règle ? », mais : « Y a-t-il quelque chose tel que la suivre correctement ? » (II) Le mot « plus », dit Kripke, ne dénote pas quoi que ce soit parce qu'il est dépourvu d'emploi correct, et il n'en a pas parce que, entre autres, la règle d'usage qui lui est rattachée (les « instructions » suivies pour résoudre des problèmes d'additions) peut être interprétée de plusieurs façons différentes (lesquelles peuvent aussi être réinterprétées d'une multitude de façons, etc.). C'est là pour Wittgenstein qu'est le paradoxe²⁶. La question qui se pose est de savoir ce que peut être suivre correctement une règle si n'importe quelle application est compatible avec la règle suivant une interprétation ou une autre (et si on peut toujours assigner plus d'une interprétation à toute règle). (III) Ce « scepticisme » au sujet des règles entraîne, semble-t-il, la même conséquence paradoxale que celle que tire Kripke au sujet du concept de *signification* : s'il n'y a pas de règle d'emploi (correct) des mots, donc pas de *règle de langage*, alors il n'y a rien de tel qu'un usage correct d'un mot, un usage pour « signifier quelque chose » ; un langage est donc impossible. (IV) La conséquence est manifestement fautive : il y a au contraire des langages parlés par les êtres humains et des règles de langage. Wittgenstein va aussi suggérer une « solution » du paradoxe, une solution « sceptique » et non « directe », comme le dit Kripke, dans la mesure où elle va consister non pas à *réfuter* la conclusion paradoxale (ce en quoi consisterait une solution « directe »), mais à montrer qu'un langage est possible *en dépit* du paradoxe²⁷.

26. *PU*, p. 198 et 201.

27. On pourrait objecter à Kripke que si une conséquence de la conclusion sceptique est qu'un langage est impossible, alors on peut en déduire par *reductio* la fausseté de cette conclusion (ce qui éliminerait du même coup le paradoxe). Mais ce que veut dire plutôt Kripke (et aussi apparemment Wittgenstein) est que la conditionnelle « Si la conclusion paradoxale est vraie, un langage est impossible » est fautive (il y a effectivement un paradoxe, mais on ne peut pas en déduire qu'un langage est impossible).

Je cite dans la section suivante des passages des *Recherches* qui précèdent ceux que j'ai cités jusqu'ici qui, je pense, confirment cette interprétation.

2. Règles et jeux de langage

Il semble que les passages dans lesquels on trouve une première série de remarques sur les règles dans les *Recherches* soient les paragraphes 65 à 88. Je rappellerai brièvement les thèmes des remarques qui les précèdent en partant du début des *Recherches*.

Les premiers paragraphes des *Recherches* esquissent les grandes lignes d'une nouvelle conception du langage qui va être développée, *grosso modo*, dans les trois ou quatre cents paragraphes suivants. Wittgenstein oppose à cet endroit son nouveau point de vue à celui du *Tractatus*. Un des défauts de la conception du langage du *Tractatus* est qu'elle assimile tous les mots à des « noms » (comme dans l'exemple des constructeurs du paragraphe 2), alors qu'il n'est pas évident que tous les mots soient utilisés pour « nommer » ou se référer à des choses. Une autre difficulté est qu'elle ne tient pas compte de « la multiplicité des outils du langage et des façons dont [ceux-ci] sont employés²⁸ » : pour le philosophe-logicien (l'auteur du *Tractatus*), tous les usages du langage se ramènent à des « descriptions » (tous les énoncés sont du type déclaratif et « descriptif ») alors que, comme il le soutient ici, beaucoup d'usages du langage n'ont pas pour rôle de « décrire » des objets ou de dépeindre des « états de choses ». Après d'autres remarques sur les concepts de *signification*, de *nomination* (*Benennen*), de « *définition ostensive* » et d'« *analyse* » (au sens de l'analyse des propositions du *Tractatus*), Wittgenstein soulève le problème de l'« essence » du langage : il était question dans le *Tractatus* de ce qu'il appelait une « forme générale » des propositions²⁹, mais il soutient maintenant qu'il n'existe rien (du moins rien d'essentiel) qu'ont en commun tous les usages du langage. Pourquoi dès lors parler *du* langage (comme dans l'expression « le phénomène *du* langage ») ou de « jeux *de* langage » ?

28. *PU*, p. 23.

29. *PU*, p. 65.

La réponse est que, bien que les jeux de langage n'aient rien en commun, ils sont cependant reliés entre eux d'une multitude de façons différentes et que ce sont ces relations multiples qui justifient qu'on les appelle tous des « jeux de langages »³⁰. C'est ce que montre l'exemple du mot « jeu ». Il existe toutes sortes de jeux : les jeux qu'on joue sur un tableau (comme les échecs ou les dames), les jeux de cartes, les jeux joués avec une balle ou un ballon, les jeux des enfants, les « jeux olympiques », etc. Si on les compare les uns aux autres, on voit que les jeux sont tous apparentés par un grand nombre de traits, mais qu'ils n'ont aucune caractéristique commune « importante » qui se formulerait par une définition de « jeu » (et supposée exprimer l'« essence » de tous les jeux), et on ne trouve entre eux que des « ressemblances de famille »³¹.

Une conséquence qui en découle est que l'extension du concept de *jeu* (du concept de *jeu de langage*, etc.) n'a pas de limites précises. Il ne s'ensuit pas que l'emploi de « jeu » n'est pas régi par des règles : on peut en déduire seulement que son usage n'est pas « partout circonscrit par des règles »³². Et c'est ici que Wittgenstein introduit ce qui va devenir plus loin son « paradoxe » :

J'ai dit de l'application d'un mot qu'elle n'était pas partout circonscrite par des règles. Mais à quoi ressemble un jeu [comme le jeu de langage dans lequel on utilise le mot « jeu »] qui soit partout circonscrit par des règles ? Dont les règles ne laissent jamais se manifester un doute, mais qui bouchent [d'avance] tous les trous [où un doute peut apparaître] ? – Ne pouvons-nous pas penser à une règle qui régit l'application d'une règle, et un doute que *celle-ci* lève – et ainsi de suite³³ ?

Les remarques qui précèdent avaient apparemment laissé ouverte la possibilité de mots dont l'usage est partout « circonscrit par des règles » (ainsi le mot « nombre »³⁴). Or, en fait, il n'y a pas de mots dont l'usage est partout circonscrit par des règles parce que, comme on le lit ici, quelle que soit la règle, on peut concevoir une autre règle (de « second niveau ») qui détermine la façon dont on doit l'appliquer (car on peut toujours

30. *PU*, p. 65.

31. *PU*, p. 67.

32. *PU*, p. 68.

33. *PU*, p. 84.

34. *PU*, p. 68.

concevoir un « doute » sur la manière correcte d'appliquer une règle), et une autre (de « troisième niveau ») qui détermine l'application de la seconde règle *et ainsi de suite*. En outre, pour chacune des règles qui servent à fixer l'application d'une règle donnée, on peut toujours imaginer des règles alternatives qui vont déterminer des applications mutuellement incompatibles de la première, des réponses différentes à la question : « En quoi consiste une application correcte de cette première règle ? ».

Wittgenstein donne deux exemples. Le premier est celui du panneau indicateur (qu'il va reprendre dans le contexte de la solution du paradoxe³⁵). On pourrait, dit-il, considérer un panneau indicateur comme l'expression d'une règle. Mais « est-ce que celui-ci ne laisse aucun doute sur la direction que je dois emprunter³⁶ ? » Comment le suivre : en empruntant la direction qu'indique le doigt (ou la flèche) ou en empruntant la direction opposée ? Dans le paragraphe 185 (dans une partie du texte que je n'ai pas citée plus haut), Wittgenstein fait remarquer que quelqu'un pourrait réagir « naturellement » (*von Natur*) au geste consistant à pointer du doigt dans une direction en regardant ou en tournant la tête dans la direction opposée. Car il n'y a pas « seulement *une* interprétation »³⁷ du panneau ou du doigt qui indique une direction : plusieurs interprétations différentes (plusieurs règles qui guident l'application de la première) sont possibles.

Le second exemple, dans le paragraphe suivant, est celui d'un jeu de langage semblable à celui du paragraphe 2, mais dont les participants utilisent des « tableaux » comme des règles. Ceux-ci servent à établir des corrélations entre des signes et des pièces de matériaux de construction (des briques, des dalles, des poutres, etc.). Les signes forment une première colonne à gauche du tableau et des dessins de briques, de poutres, etc. en forment une deuxième à droite. Les constructeurs utilisent les tableaux pour exécuter des ordres (de la forme « Allez chercher un objet du type correspondant à ce signe ! »). Or on peut penser à toutes sortes d'applications de la règle. Supposons que les signes sont les

35. *PU*, p. 198.

36. *PU*, p. 85.

37. *PU*, p. 85.

quatre premières lettres de l'alphabet (« a », « b », « c » et « d », dans cet ordre et de haut en bas) et que les dessins en regard sont les quatre majuscules (aussi dans cet ordre) A, B, C, et D (je supposerai que « a » est un signe et A un dessin). On peut imaginer différents « schémas » d'interprétation (représentés par des « schémas de flèches »). Un premier schéma pourrait relier les éléments de la première colonne à ceux de la deuxième dans l'ordre courant (l'ordre « normal » ou « naturel ») : une flèche va de « a » vers A, une autre de « b » vers B, une troisième de « c » vers C et une quatrième de « d » vers D. Un autre schéma (qu'on dirait peut-être « non naturel » ou « non standard ») relierait « a » à B, « b » à C, « c » à D et « d » à A ; et on peut penser encore à d'autres schémas. Wittgenstein pose alors la question : « Ne pouvons-nous pas maintenant nous représenter d'autres règles pour expliquer celle-ci³⁸ ? ». La réponse, si on examine le contexte, est de toute évidence oui : si on peut se représenter une règle (ici un schéma de flèches) qui gouverne l'application d'une autre (le tableau), on peut aussi concevoir une règle (de niveau 3) qui gouverne l'application de la règle de niveau 2, et une règle de niveau 4 qui régit l'application de la règle de niveau 3, et ainsi de suite³⁹.

L'exemple du paragraphe 185 est similaire. La règle était : « Pour tout n , écrire $n + 2$. » En écrivant « 1004 » après « 1000 », il semble que l'élève ait commis une erreur. Mais on peut imaginer qu'il ait compris la règle en l'interprétant à l'aide d'une seconde règle (de niveau 2) disant : « Utiliser la règle "Pour tout n , écrire $n + 2$ " en l'appliquant une fois lorsque n est plus petit que 1000, deux fois lorsque n est plus grand que 1000, trois fois lorsque n est plus grand que 2000, et ainsi de suite » (cf. *WLC*, p. 131). L'exemple de Kripke est semblable. Appelons « R_1 » la règle que suit Jean quand il fait des additions (cf. section 1). Il est possible qu'il comprenne R_1 de telle façon que son application soit régie par une autre règle (« R_2 ») qui se formulerait : « Lorsque x et y sont plus petits que 57, appliquer R_1 ; dans tous les autres cas, écrire "5". » On pourrait

38. *PU*, p. 86.

39. Kripke fait remarquer que plusieurs passages des *Recherches* antérieurs aux paragraphes 185 à 242 contiennent des allusions au paradoxe (comme, dit-il, le lui a fait observer B. Stroud) (cf. *WRPL*, p. 81 et suiv.). Il renvoie entre autres aux paragraphes 65 à 88 que j'ai analysés ici brièvement (il n'y a pas à ma connaissance de texte dans lequel Stroud défende cette interprétation).

aussi penser à une autre règle (« R_3 ») qui fixe l'application de R_2 , par exemple : « Appliquer R_2 seulement à partir de l'an trois mille ; avant l'an trois mille, appliquer R_1 . » Ou encore : « De janvier à juin, appliquer R_2 ; de juillet à décembre, écrire "6". » Cette dernière règle pourrait représenter pour des individus une façon « naturelle » de comprendre R_2 ⁴⁰.

A toute règle, par conséquent, on peut en faire correspondre une autre pour l'interpréter ou l'expliquer, et il s'ensuit qu'il n'y a rien de tel qu'une application d'une règle qu'on peut qualifier de « correcte » ou bien que toute action peut être mise en accord avec la règle.

Pour plusieurs interprètes des *Recherches*, comme je l'ai noté au début, il n'y a pas ici selon Wittgenstein d'authentique paradoxe, c'est-à-dire, pour employer la distinction de Kripke, un paradoxe dont on peut donner seulement une solution « sceptique » et non une solution « directe ». Il semble que celui-ci résulte en effet d'un « malentendu » :

Qu'il y ait ici un malentendu se montre déjà dans le fait que, dans cet argument, nous plaçons une interprétation derrière une autre ; comme si chacune nous satisfaisait au moins un instant jusqu'à ce que nous pensions à une autre interprétation qui se tient derrière celle-là. Ce que nous montrons par là, c'est qu'il y a une compréhension d'une règle qui *n'est pas* une *interprétation* mais qui s'exprime d'un cas d'application à l'autre dans ce que nous appelons « suivre la règle » et « agir à l'encontre de la règle »⁴¹.

Mais il semble que le « malentendu » porte plutôt sur une *conséquence* qu'on pourrait, faussement, tirer de la conclusion paradoxale. Il consiste à supposer qu'il découle du paradoxe que

40. On peut noter la différence suivante entre les exemples de Kripke et ceux de Wittgenstein : dans les exemples de Kripke, on ne peut pas dire par l'observation de son *comportement* si quelqu'un signifie par « plus » la fonction addition et non la fonction qu'addition (il y aurait sinon un « fait déterminé » tel qu'il signifie l'une ou l'autre des deux fonctions, en l'occurrence un « fait comportemental ») ; ses exemples ressemblent en cela à ceux de Quine (cf. *WRPL*, p. 14-15 et p. 55-57, pour une comparaison entre le paradoxe sceptique et la thèse de l'indétermination de la traduction). Les exemples de Wittgenstein me paraissent différents. Le maître est parfaitement en mesure de se rendre compte que l'élève donne une interprétation « non standard » d'une règle pour suivre une autre règle (si par exemple l'élève a lui-même énoncé la règle ou, dans l'exemple du paragraphe 185, s'il poursuit la série au-delà de 1000). Kripke ne pourrait pas en ce sens formuler R_3 comme dans la deuxième version du texte (« De janvier à juin, appliquer R_2 et de juillet à décembre écrire "6" »).

41. *PU*, p. 201.

quelqu'un *doit* interpréter une règle avant de la suivre. Mais s'il est toujours possible d'interpréter une règle, il ne s'ensuit pas que quelqu'un *doive* le faire au moment où il va la suivre : il peut *agir* simplement en accord avec la règle sans songer à l'interpréter. C'est ce qu'explique Wittgenstein dans un passage de l'un de ses cours (de l'année 1935) à l'aide d'un exemple très semblable à celui du paragraphe 86. Supposons que nous ayons un tableau sur lequel il y a deux colonnes : celle de gauche est formée par les minuscules « a », « b » et « c », celle de droite par les majuscules « A », « B » et « C » (placées de haut en bas, dans le même ordre). Le tableau est utilisé pour faire des « traductions » ; « aabbc » se « traduit » par exemple par « AABBC ». Wittgenstein dit ceci (je divise le texte en trois parties, que je signalerai par des chiffres entre crochets) :

[1] Maintenant, si on nous demande une raison ou une justification de l'usage du tableau pour traduire de cette façon [par l'expression « AABBC »], on pourrait, afin d'expliquer la règle fournie par le tableau, donner un schéma de flèches semblable au premier schéma du paragraphe 86. Et, pour ce schéma, vous *pourriez* donner un autre schéma qui le justifie. La chaîne des raisons *peut* se terminer avec le tableau, mais elle n'a pas à se terminer là. [2] Lorsqu'une personne traduit seulement à l'aide du tableau, sans qu'on lui ait donné le schéma de flèches, connaissait-elle cette dernière règle ? On pourrait soutenir que si elle ne l'avait pas connue, elle n'aurait pas pu utiliser le tableau comme elle l'a fait. Cela peut créer l'impression que la chaîne des raisons n'a pas de fin [et] que seules les raisons écrites ont une fin. [3] Mais *doit-on* connaître cette règle [le schéma de flèches] quand on emploie le tableau ? Non, on traduit simplement. La réponse à la question « Pourquoi [...] le traducteur [...] a-t-il écrit AABBC ? » est simplement qu'il l'a fait – à moins que l'on cite une autre règle [pour justifier la première]. On pourrait objecter que [si tel est le cas, alors] une personne agit comme un automate, sans comprendre. Mais en comprenant quelque chose, souvent on le *fait* simplement⁴².

Wittgenstein dit en [1] qu'une traduction *peut* être justifiée au moyen d'un schéma de flèches (pour l'interprétation du tableau) et que l'emploi de celui-ci peut être justifié par le recours à une autre règle (de niveau 3) bien que la chaîne des raisons ne s'arrête pas nécessairement en ce point-là (on peut imaginer une justification de niveau 4, etc.). En [2], il note une conséquence qui, pourrait-on croire, en découle : la chaîne des raisons n'a pas de fin (si quelqu'un requiert une justification pour son usage du tableau,

42. WLC, p. 132-133.

pourquoi pas aussi une justification pour l'emploi du schéma de flèches et ainsi de suite ?). En [3], il pose la question : est-ce que cela découle de ce qui est dit en [1] ? Si le traducteur a besoin d'une justification pour son usage du tableau, a-t-il *aussi* besoin d'une justification pour son emploi du schéma de flèches ? Il répond : non, pas nécessairement. On peut justifier le schéma au moyen d'une nouvelle règle, mais le traducteur pourrait ne pas avoir besoin d'une nouvelle justification : il pourrait simplement *agir* (faire des traductions) sans se demander s'il ne devrait pas y avoir une règle (de niveau 2) pour expliquer l'usage du tableau. Donc, la conséquence mentionnée en [2] ne suit pas : s'il est vrai que toute règle peut être diversement interprétée (expliquée, justifiée), il ne s'ensuit pas que, pour pouvoir suivre la règle, quelqu'un *doit* d'abord l'interpréter et donc interpréter cette seconde règle et ainsi de suite : en pratique, la chaîne des interprétations (des justifications ou des raisons) s'arrête toujours quelque part et, dans bien des cas, *aucune* interprétation n'est nécessaire⁴³.

Wittgenstein relève une autre confusion au sujet du paradoxe. Si toute règle est susceptible d'être interprétée, il semble que l'explication (du contenu) d'une règle ne puisse jamais être achevée ; le maître ne pourra jamais donner une explication « *complète* »⁴⁴ de la règle « Pour tout n , écrire $n + 2$ », et l'élève ne pourra jamais savoir comment l'appliquer – d'où peut-être son « erreur ». Il répond : « [...] une explication peut certes s'appuyer sur une autre [...], mais aucune [explication] n'a besoin d'une autre – à moins que nous en ayons besoin afin d'éviter un malentendu⁴⁵ ». Supposons que, après « 1000 », l'élève ait écrit « 1004, 1008, 1012... » pour obéir à l'ordre donné par le maître. Le maître doit reprendre ses explications et lui dire quelque chose tel que : « Pour suivre cette règle (de niveau 1), il faut l'appliquer *une seule fois* successivement à tous les nombres, *y compris* aux nombres plus grands que 1000, *y compris* aux nombres plus grands que 2000, plus grands que 3000, etc. » L'élève peut comprendre la nouvelle explication (en fait une règle de niveau 2) mais il peut aussi bien ne pas la comprendre. Normalement,

43. Comme il va apparaître plus loin (cf. deuxième partie, section 2), ce dernier point constitue un élément important de la solution du paradoxe.

44. Cf. *PU*, p. 86.

45. *PU*, p. 87 ; cf. aussi *BB*, p. 91.

l'explication suffit et il se met à suivre la règle comme nous tous ; une autre explication n'est pas nécessaire à moins d'un doute, car rien ne prouve qu'il ne va pas la comprendre au moyen d'une autre règle se formulant par exemple : « Le dernier jour de chaque mois, appliquer deux fois la règle de niveau 2 (donnée par le maître) aux nombres plus grands que 1000, trois fois aux nombres plus grands que 2000, etc., et l'appliquer une fois seulement tous les autres jours. » Le maître pourrait se rendre compte à la longue que l'élève donne cette interprétation à la règle de niveau 2, auquel cas il devra répéter ses explications ou lui suggérer une autre interprétation et, si nécessaire, poursuivre ses explications (de niveau 4 et ainsi de suite) jusqu'à ce qu'il ait compris. Un tel problème ne se pose pratiquement jamais ; le maître réussit à peu près toujours à expliquer une règle sans avoir à donner une règle de niveau 3 ou même de niveau 2 : la plupart des êtres humains trouvent « naturelles » les mêmes façons de suivre des règles. Mais il reste qu'il n'y a pas une seule (« bonne ») explication ou interprétation d'une règle, une seule façon (correcte) de la suivre – par exemple la façon dont la suit le maître.

Je ferai pour terminer une dernière remarque sur un autre point soulevé au début : quand Wittgenstein affirme qu'il n'y a rien de tel que « suivre une règle correctement », est-ce qu'il s'oppose à une opinion du sens commun ou à une thèse philosophique ? La réponse n'est pas évidente (on pourrait d'ailleurs se demander quelle est la différence entre une « thèse philosophique » et une « croyance du sens commun »), mais je pense qu'il répondrait que c'est d'abord à un point de vue philosophique qu'il s'en prend ici et c'est pourquoi on ne peut pas parler de « scepticisme » au sens habituel (c'est-à-dire philosophique) du terme. C'est ce qui ressort de certaines remarques des paragraphes 89 à 137 qui suivent immédiatement les remarques sur les règles que j'ai citées.

Les paragraphes 89 à 137 traitent des différences mais aussi de certaines similitudes entre le projet philosophique du *Tractatus* et celui des *Recherches*. Le but dans le *Tractatus* était de décrire les conditions de possibilité d'un langage en général. D'après une de ces conditions, les propositions d'un langage doivent avoir un sens *déterminé*. Chez Frege, l'exigence de la « détermination du sens » était l'exigence qu'un concept ait une définition précise : la

définition (c'est-à-dire la règle) qui lui est associée doit permettre de décider dans tous les cas si un objet tombe ou non sous le concept ; autrement, on n'a pas réellement affaire à un concept⁴⁶. Mais ce n'est que dans un langage « parfait » (ou « idéal »), comme celui que veut construire le logicien, que les propositions, pour Frege, peuvent satisfaire cette condition. Dans le *Tractatus*, l'exigence de la détermination du sens s'exprimait entre autres par deux conditions : d'une part, les propositions ne peuvent avoir qu'une « analyse » correcte ; de l'autre, les noms constituant les propositions élémentaires complètement analysées doivent référer à des « objets simples » ou, ce qui revient apparemment au même, il doit y avoir, comme Wittgenstein le dit ici, des « règles strictes et claires de la structure logique des propositions⁴⁷ ». On n'aurait pas réellement un « jeu », dit Wittgenstein en parlant de son point de vue dans le *Tractatus*, « s'il y avait une imprécision [*Vagheit*] dans les règles⁴⁸ ». Seulement, cette exigence n'était pas, comme chez Frege, un « idéal » qu'il faut s'efforcer de réaliser par la construction d'un langage logiquement « parfait »⁴⁹, car les propositions du langage ordinaire, dans la mesure où elles disent quelque chose, ont *déjà* un sens déterminé. Mais comment les « propositions vagues »⁵⁰ du langage ordinaire peuvent-elles avoir un sens déterminé si celui-ci est dénué de règles strictes ? Wittgenstein, toujours en décrivant son point de vue dans le *Tractatus*, répond :

Il n'y a pas – voulons-nous dire – d'imprécision [*Vagheit*] dans la logique. Nous vivons dans la conviction que l'idéal « doit » se trouver dans la réalité ; alors que nous ne voyons pas encore *comment* il peut s'y trouver et que nous ne comprenons pas l'essence de ce « doit ». Nous croyons qu'il doit y être, car nous croyons déjà le voir en elle⁵¹.

Les règles strictes et claires de la structure logique des propositions nous apparaissent comme quelque chose qui se trouve à l'arrière-plan, – caché dans le médium de la compréhension (*im Medium des Verstehens*). Je les vois déjà (bien qu'à travers ce médium),

46. *PU*, p. 71.

47. *PU*, p. 102.

48. *PU*, p. 100.

49. *PU*, p. 98.

50. *PU*, p. 98.

51. *PU*, p. 101.

car je comprends *lverstehel* le signe, je signifie *lmein* quelque chose par lui⁵².

Pour le philosophe-logicien, il doit exister des règles de langage strictes s'il est possible de « signifier » quelque chose au moyen des signes propositionnels et si on peut les « comprendre ». Mais les règles sont « cachées » dans la « compréhension », c'est-à-dire dans la *pensée* sous-jacente aux signes. S'il n'est pas déterminé au niveau de la proposition elle-même, le sens doit être déterminé au niveau de la pensée exprimée par la proposition – donc, dans l'« esprit » des locuteurs : ce que le signe propositionnel *veut dire* (pour celui qui l'émet) et ce qui est *compris* dans le signe (chez celui qui l'entend ou le lit) est clair, précis et parfaitement déterminé.

Que dit Wittgenstein à ce sujet dans les *Recherches* ? Il conteste premièrement l'idée qui veut que pour comprendre le phénomène du langage on doive faire des hypothèses sur ce qui se passe dans l'« esprit » des locuteurs – ce qu'il appelle ici l'« arrière-plan » de l'usage des signes⁵³. En deuxième lieu, il nie qu'une condition de possibilité de l'existence d'un langage soit qu'il y ait des règles d'emploi strictes : toute règle peut être expliquée ou réinterprétée d'une multitude de façons différentes et – c'est la leçon qu'on peut tirer de ses premières remarques sur les règles – il n'y a pas de règles absolument précises et strictes qui *déterminent* ce que quelqu'un *doit* faire pour qu'il en fasse une application *correcte*. En bref, son « scepticisme » (si on peut encore parler ici de « scepticisme ») s'attaque moins, semble-t-il, à l'opinion du sens commun qu'à une certaine conception « philosophique » des règles qu'il avait soutenue lui-même (entre autres) dans le *Tractatus*⁵⁴.

(À suivre)

Département de philosophie
Cégep de Saint-Hyacinthe

52. *PU*, p. 102.

53. Il en sera question dans la deuxième partie (section 1) de cette étude.

54. Les recherches qui ont mené à la rédaction de cet article ont été subventionnées par le FCAR.